

Colloque BCA/CILF les 6 et 7 Octobre 1999

Château de la Bûcherie Saint en Arthies – France

Professeur Abdellatif Berbich (*)

Monsieur le Secrétaire Général,
Monsieur le Directeur,
Mes chers collègues,
Mesdames et Messieurs,

Au nom du Professeur Chawki Deïf, président de l'Union des Académies Arabes qui a bien voulu me déléguer à cette réunion, au nom de l'Académie du Royaume du Maroc et en mon nom personnel, je voudrais, d'une part, vous remercier de votre accueil très chaleureux, et, d'autre part, souhaiter plein succès aux travaux de ce colloque tenu conjointement, dans le cadre de ce magnifique parc, par le Bureau de Coordination de l'Arabisation et le Centre International de la Langue Française.

Je remercie vivement les organisateurs et notamment Messieurs Abbés Assori et Hubert Joly, de m'avoir donné la parole lors de cette séance d'ouverture et avant d'entrer dans le vif du sujet. Mon propos sera d'ordre général et n'aura pas la prétention d'embrasser de façon approfondie l'un ou l'autre des axes retenus pour ce colloque.

Etant moi-même médecin, je me propose de livrer quelques réflexions sur la langue utilisée par la science médicale et sur certains aspects

problématiques de la traduction de la terminologie médicale.

La langue constitue, pour un groupement humain donné, un moyen de communication. Mais lorsqu'elle atteint un certain degré d'accomplissement et que ses usagers en connaissent les subtilités, la langue devient un véhicule extraordinaire pour la diffusion du savoir et pour l'élaboration des concepts. Ceci étant, comme toutes les choses inhérentes à l'évolution de l'homme, les langues connaissent des temps de gloire et des périodes de déclin. Aussi, une langue doit constamment se défendre pour ne pas subir le joug d'autres langues devenues envahissantes du fait le plus souvent de l'invasion qui permet au vainqueur d'imposer sa langue propre, ou du fait des progrès technologiques que certaines langues acquièrent pour devenir le passage obligé pour l'acquisition du savoir.

Ces réflexions sont le fruit de mon expérience personnelle en tant que professeur de médecine qui enseigne cette discipline aux

*) Secrétaire Perpétuel de l'Académie du Royaume du Maroc.

étudiants marocains, et en tant qu'ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Rabat. Je laisserai aux spécialistes de la pédagogie et de la linguistique le soin d'approfondir la question à la lumière de leurs connaissances en la matière.

Monsieur le Secrétaire Général, Monsieur le Directeur.

Mes chers collègues,

Je me rappelle encore le premier jour où, en première année de médecine à la Faculté de Montpellier, nous fûmes introduits dans la salle de dissection pour être confrontés aux cadavres sur lesquels nous devions apprendre l'anatomie, munis de nos trousse de dissection qui nous faisaient déjà croire que nous étions des chirurgiens en devenir. Le moniteur de dissection, qui nous avait en charge, articulait devant nous un jargon tout à fait étranger, et des mots nouveaux qui allaient constituer l'essentiel de notre parler médical futur. Car le malade, en disant qu'il souffre, tentera d'indiquer la partie où siège sa douleur et qui n'est pas forcément celle que précisera le médecin lors de l'examen clinique. C'est dire que la connaissance de l'anatomie est essentielle à la bonne compréhension des autres disciplines médicales. Nous n'avions pas été préparés, dans des cours préliminaires, à comprendre la terminologie médicale, ainsi que la syntaxe toute particulière de l'anatomie où la situation des organes requiert un effort de spécialisation. D'autre part, les cadavres étaient insuffisants, les étudiants nombreux et les séances de dissection n'offraient pas le confort requis pour apprendre de visu la composition du corps humain.

Si bien que c'était dans les livres d'anatomie,

de Rouvière ou de Delmas, très en vogue à l'époque, que nous allions apprendre l'anatomie pendant deux années, et imaginer les organes tridimensionnels en regardant des planches où figurent seulement deux dimensions. Je réalise aujourd'hui que c'était très difficile et que l'imagerie que permet d'obtenir aujourd'hui l'informatique autorise à mieux faire comprendre l'anatomie et d'autres disciplines. C'est un langage nouveau qui peut faire économiser des pages entières du langage écrit.

Les étudiants étaient de nationalités diverses : des Africains, des Libanais, des Laotiens, des Cambodgiens, des Haïtiens et d'autres encore qui venaient faire l'apprentissage de la médecine française à Montpellier. On entendait dans ce milieu étudiantin des accents divers et des niveaux de connaissance de la langue française tantôt bons, tantôt mauvais. Et c'est grâce à des efforts louables que tous ces étudiants passeront les examens et deviendront plus tard des médecins qui iront pratiquer dans leurs propres pays. Certains deviendront des enseignants de médecine et découvriront les mêmes problèmes d'assimilation terminologique qu'ils connurent dans leur jeunesse.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, surtout aux années soixante, beaucoup de pays recouvraient leurs indépendances. Des programmes d'enseignement étaient élaborés dans ces pays pour répondre aux besoins locaux de développement et de soins médicaux. Des Facultés de Médecine nationales furent instituées. Il faut rendre hommage ici à l'aide fournie par les enseignants français, dont certains étaient nos professeurs, aide illustrée par les cours qu'il venaient dispenser dans ces jeunes Facultés de

Médecine, qui ont maintenant à leur actif des milliers d'étudiants devenus médecins, dont certains sont aujourd'hui des enseignants de qualité. C'était une œuvre exaltante que j'avais vécue personnellement lorsque, Doyen de la Faculté de Médecine de Rabat, j'organisais le déplacement au Maroc de professeurs "missionnaires" venus de Montpellier, Toulouse, Bordeaux, de Nancy et d'autres villes françaises, pour enseigner aux étudiants ou pour être associés à des jurys de thèses ou de concours.

Les réformes d'enseignement que connurent nos pays devaient aboutir inéluctablement à la construction d'un système d'enseignement à vocation nationale, dont le but était la formation de l'homme avec son système de valeurs et vivant les problèmes de sa société. Le Maroc, qui fait partie de l'ensemble arabe, allait lui aussi, par des interactions inévitables, caresser l'espoir de voir son enseignement complètement arabisé.

Dans le cadre d'une arabisation progressive, dotée de formateurs émérites et dispensant un enseignement de qualité, on peut affirmer qu'il est plus aisé de faire des études, fussent-elles des études difficiles, dans la langue maternelle, que dans une langue étrangère.

Je me fus confirmé dans cette idée, lorsque, bien plus tard, j'eus la chance de consulter l'œuvre du grand chirurgien français Ambroise Paré, éditée en fac simulé en trois volumes, et réplique exacte de la publication réalisée en 1585. J'y découvris les éléments suivants :

Le Professeur de Vernejoul, membre de l'Académie Nationale de Médecine, qui préfaça la réédition, affirma, je le cite, que "la publication de ces œuvres en français, et non en latin! valut à

Ambroise Paré d'être bafoué par les chirurgiens-jurés du Collège de Saint-Côme".

Ambroise Paré se défendait lui-même dans sa préface intitulée "Au lecteur". Il écrivait, parlant de lui-même : "O, disent-ils, il ne devait pas écrire en français, car par ce moyen, la médecine en serait tenue à mépris. Ce qui me semble le contraire, car ce que j'en ai fait, est plutôt pour la magnifier et l'honorer..." Et plus loin:

"Il faut entendre que les sciences, autant elles sont connues de plusieurs, autant elles sont louées, vu que science et vertu n'ont de plus grand ennemi que l'ignorance. Bien davantage, je demanderai volontiers : est-ce que la Philosophie d'Aristote, la Médecine du divin Hippocrate et de Galien ont été obscurcies et amoindries pour avoir été traduites du grec et latin ou en langage arabe ainsi que firent Averroès, Aephadius, et autres Arabes soigneux de leur République? Avicenne, Prince de la médecine arabe, n'a-t-il pas traduit plusieurs livres de Galien en son jargon, au moyen de quoi la médecine a été décorée en son pays d'Arabie ? Pourquoi, semblablement, ne me sera-t-il permis d'écrire en ma langue française laquelle est aussi noble que toute autre langue étrangère ?"

Il y a dans ce plaidoyer matière à réflexion. Le latin, en ce temps - là, était la langue culturelle et cultuelle. Certains esprits cultivaient l'idée que l'hermétisme de l'expression latine devait préserver les privilèges d'une certaine classe sociale. Bien plus, certaines œuvres philosophiques latines ou grecques étaient soustraites à la lecture des lettrés. Nous retrouvons ces interdits et les intrigues qui les entourent dans le "Roman de la rose" d'Umberto Eco.

Ambroise Paré avait mis la Médecine à la disposition des français en leur langue. C'était en ce temps- là une révolution. De même, la traduction de la médecine en d'autres langues, permet aux divers peuples d'avoir accès à la science médicale, si essentielle pour leur développement. La traduction a été et sera toujours le moyen qui permet les échanges et les transferts du savoir. C'était vrai lorsque les Arabes, au VIII^e siècle, traduisaient à Baghdaï les manuscrits grecs et latins. C'était vrai lorsque l'Europe traduisait les sciences arabes en latin et en hébreu, préparant ainsi l'époque de la renaissance.

La langue arabe se trouve confrontée depuis des années aux problèmes de la terminologie et de la traduction en général. Il y a lieu de rappeler ici que c'est l'expédition napoléonienne en Egypte qui provoqua le heurt culturel de l'Orient et de l'Occident. Frappés par la puissance militaire et scientifique de l'expédition française, les Egyptiens conclurent à la nécessité d'envoyer en France des missions d'étudiants qui iraient apprendre les sciences à la source et traduire les ouvrages français indispensables au décollage de leur pays. Bien sûr, la médecine, première science nécessaire à tout développement social, figurait en bonne place dans le projet égyptien. La première Faculté de Médecine ouvrit ses portes au Caire en 1825. La première matière inscrite au programme fut l'Anatomie, parce que toute approche du corps humain, en matière d'examen ou de soins, doit passer par les parties qui constituent ce corps. Les cours étaient donnés en langue arabe, la langue nationale qui permet l'accès immédiat au savoir. C'est plus tard, pendant l'occupation britannique, que l'arabe fut remplacé par l'anglais dans l'enseignement.

L'expérience syrienne est intéressante. Les Syriens ont arabisé la médecine et affirment, en de maintes occasions, qu'ils sont satisfaits des résultats. Leurs étudiants apprennent en même temps une langue étrangère qui leur permet de suivre en Europe ou aux Etat-Unis des cours de spécialisations ou de recyclage, et d'avoir connaissance, pendant l'exercice de leur profession, des progrès scientifiques relatés par les revues étrangères spécialisées.

Cette approche paraît défendable à plus d'un titre. Elle est, en tout cas, la seule qui garantisse à l'étudiant de s'installer confortablement dans la langue maternelle tout en restant ouvert sur l'extérieur.

L'arabisation de l'enseignement est en cours dans la plupart des pays arabes. Elle finira très probablement par se réaliser entièrement un jour. La terminologie des sciences humaines est déjà acquise et permet d'assurer l'enseignement de ces disciplines en langue arabe. Reste à parachever la terminologie scientifique et technique. De nombreuses approches ont été réalisées par les académies arabes et par les lexicologues. Pour mettre fin aux différences terminologiques dues à leurs provenances nombreuses, un consensus fut acquis sur un nombre de termes médicaux qui furent ensuite publiés dans le "Lexique médical unifié", lexique trilingue arabo-franco-anglais regroupant 25.000 termes et admis à l'usage il y a déjà une quinzaine d'années. Depuis, grâce aux efforts personnels et inlassables du Dr. Haytem Al Khayyat, Sous - Directeur Régional de l'O.M.S. à Alexandrie et de certains de ses collaborateurs, ce nombre a été porté récemment aux environs de 150.000 termes. En revanche il ne comporte plus que la traduction de l'anglais vers l'arabe, le terme

anglais étant seulement cité comme clé, tandis que son équivalent en arabe est suivi d'explications. Ce travail impressionnant est, du reste, déjà monté et publié sur C.D. Rom. Et ne tardera pas à être consulté sur Internet. Mais, notre réunion d'aujourd'hui est de nature à procurer aide et coopération aux pays arabes, notamment ceux qui ont eu ou qui ont encore le français en partage. Les travaux sur les nombreux dictionnaires médicaux bilingues réalisés ou en cours de réalisation grâce à la coopération du C.I.L.F. et de l'Académie Nationale Française de Médecine sont passionnants et méritent notre admiration et notre attention.

Et, de ce fait, notre époque n'admet pas l'isolement, car les intérêts du monde sont imbriqués. Le développement, en général, et la connaissance des progrès scientifiques et techniques réalisés par les pays développés obligent d'adopter le multilinguisme. Nous continuons au Maroc d'accorder le rang de deuxième langue au français. Je ne vous cacherai pas que l'anglais pointe son nez depuis quelques années et les marocains ne semblent pas défavorables à un trilinguisme arabo-franco-anglais. Ils ne recherchent pas l'hégémonie de la langue arabe, mais ils recherchent le développement continu de leurs potentialités et la

réalisation du bien-être social. Pour ce faire, ils feront appel à la langue porteuse de tel ou tel savoir. Feu Sa Majesté Hassan II., que Dieu ait son âme, ne cessait de répéter qu'un citoyen qui ne parle que sa propre langue peut-être considéré comme analphabète. Le multilinguisme est d'autant plus intéressant qu'il permet, mieux que le monolingue, l'élaboration des concepts, comme le démontre le linguiste australien WURM.

Je suis persuadé que la Médecine, au retour des grandes maladies dites historiques, et considérées comme disparues à jamais, bénéficiera beaucoup du dialogue des langues d'autant plus que les laboratoires de recherches de pointe ne sont plus l'apanage de tel ou tel pays.

En ces temps où l'on parle de la mondialisation et des conflits identitaires qu'elle ne manquerait pas de provoquer, il est salutaire que les peuples expriment dans la langue du pays le concept élaboré de la science et de la technologie. L'humanité est plus riche quand ses moyens d'expression sont plus diversifiés. Une langue est d'autant plus élevée qu'elle prêche les valeurs les plus nobles et qu'elle apporte à l'homme le confort de son expression intime.